
Jérôme DUCOR et Helen LOVEDAY, *Le sūtra des contemplations du Buddha Vie-infinie, essai d'interprétation textuelle et iconographique*

préface de Jean-Noël ROBERT, Turnhout, Brepols, 2011, 468 p., 61 ill. n/b et 6 ill. couleur, 23,4 cm, 69 € (« Bibliothèque de l'École des Hautes Études – Sciences religieuses », 145), ISBN 978-2-503-54116-7.

Guillaume Ducœur



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rhr/7986>
DOI : 10.4000/rhr.7986
ISSN : 2105-2573

Éditeur

Armand Colin

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2012
Pagination : 529-531
ISBN : 978-2200-92796-7
ISSN : 0035-1423

Référence électronique

Guillaume Ducœur, « Jérôme DUCOR et Helen LOVEDAY, *Le sūtra des contemplations du Buddha Vie-infinie, essai d'interprétation textuelle et iconographique* », *Revue de l'histoire des religions* [En ligne], 4 | 2012, mis en ligne le 24 janvier 2013, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/rhr/7986> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/rhr.7986>

Tous droits réservés

Il faut donc en savoir gré à l'auteur d'avoir offert aux historiens des religions une telle étude comparée qui, menée avec rectitude, permettra à d'autres chercheurs d'explorer à leur tour les pratiques de l'hospitalité dans des sociétés anciennes dont ils sont spécialistes. Si tel était le cas, il serait alors possible de confirmer la proposition de PhB selon laquelle «l'importance conférée à l'hospitalité irait de pair avec l'élargissement ou la consolidation d'un courant "religieux"» (p. 253) à un moment donné de son histoire.

Guillaume DUCŒUR,
Université de Strasbourg.

Jérôme DUCOR et Helen LOVEDAY, *Le sūtra des contemplations du Buddha Vie-infinie, essai d'interprétation textuelle et iconographique*, préface de Jean-Noël ROBERT, Turnhout, Brepols, 2011, 468 p., 61 ill. n/b et 6 ill. couleur, 23,4 cm, 69 € («Bibliothèque de l'École des Hautes Études – Sciences religieuses», 145), ISBN 978-2-503-54116-7.

Depuis le XIX^e siècle, un grand nombre de sūtra bouddhiques ont fait l'objet de traductions successives en langues européennes, toujours plus pertinentes à mesure que les savants occidentaux, en collaboration avec les bouddhologues chinois et japonais, affinaient leur savoir sur l'histoire du bouddhisme et sur ses productions littéraires. La collectivité scientifique francophone, non sinophone, se félicitera assurément d'avoir aujourd'hui l'opportunité de lire, grâce à Jérôme Ducor (JD), celle du *Fú shuō guān wúliàng shòu jīng* 佛說觀無量壽經, (désormais *Guānjīng* 觀經), le *Sūtra des contemplations de Vie-infinie prêché par le Buddha*. Ce sūtra fait partie d'un ensemble de trois textes canoniques appartenant au courant du mahāyāna – les deux autres étant le Grand et le Petit *Sukhāvativyūhasūtra* ou *Sūtra de l'agencement de la Sukhāvātī* – qui furent, en Chine, aux origines de l'essor de l'école de la Terre pure, notamment sous l'impulsion, à partir de 402 ap. J.-C., du moine Huiyuān 慧遠 et de ses disciples. Plus encore, si le travail de traduction et de critique textuelle de JD est méritoire, on saura gré à Helen Loveday (HL) d'avoir fait suivre cette traduction française d'une étude iconographique, fort bien documentée, des représentations figurées de ce sūtra bouddhique sous les dynasties chinoises du Nord et du Sud (317-589), Sui (581-618) et surtout Tang (618-906). Ce travail interdisciplinaire, qui juxtapose les méthodes propres à la philologie et à l'histoire de l'art sans jamais les confondre, s'impose comme un modèle du genre qu'il serait heureux d'avoir pour d'autres sūtra bouddhiques. Il est suivi de la traduction française des *Quarante-huit vœux selon le sūtra de Vie-infinie*, de chronologies, d'une importante bibliographie (p. 405-445) et d'un index qui s'avèrent très utiles.

Dans la partie consacrée au texte (p. 11-231), JD introduit le *Guānjīng* en rappelant combien la frontière entre traduction chinoise d'un sūtra

canonique indien et apocryphe chinois peut être tenue dès lors qu'une source textuelle bouddhique, absente de la littérature en langue indienne, se présente néanmoins comme une traduction chinoise d'un sūtra sanskrit. Le *Guānjīng* témoignerait du passage entre transmission orale d'un enseignement traditionnel sur la Sukhāvātī et sa mise par écrit en chinois sur un support matériel. Kālayaśas, maître de méditation venu des territoires occidentaux, semble avoir été le dépositaire d'une telle tradition et aurait permis sa fixation lors de son séjour, entre 424 et 442 ap. J.-C., au temple bouddhique Dào-chǎng-sì 道場寺 de Jiàn-kāng 健康. Précisons néanmoins que tout traducteur du v^e siècle ap. J.-C. ne put être impressionné à Bāmiyān (p. 28) que par le Buddha de 38 m, les travaux de construction de celui de 55 m ayant débuté au cours du vi^e s. ap. J.-C.

Le sūtra a pour récit cadre l'emprisonnement du roi Bimbisāra par son fils Ajātaśatru puis celui de la reine Vaidehī qui, dans sa grande détresse, formula toutefois le vœu de recevoir l'enseignement du Buddha Śākyamuni. Ce dernier, accompagné de ses deux disciples Maudgalyāyana et Ānanda, apparut devant elle et lui exposa les seize contemplations qui la mèneraient à la vision complète de la Sukhāvātī (Bonheur-Suprême), la Terre pure du Buddha Amitāyus (Vie-infinie), plus connu sous le nom d'Amitābha (Lumière-infinie), et de ses deux bodhisattva (être en marche vers l'Éveil) assistants Avalokitasvara et Mahāsthāmaprāpta. Riche de cette contemplation, elle pourrait alors espérer renaître dans le champ de ce Buddha (buddhakṣetra), situé vers l'ouest, en fonction de ses propres aptitudes à avoir observé la doctrine bouddhique (dharma) durant sa vie terrestre. Ainsi, les bonnes dispositions (supérieures, moyennes, inférieures) des êtres (supérieurs, moyens, inférieurs) envers le dharma conditionnent-elles neuf degrés de renaissance dans la Sukhāvātī grâce auxquels les prétendants pourront voir le Buddha Amitāyus et suivre son enseignement en des temps où plus aucun Buddha ne sera présent dans le monde des êtres humains. Si la reine obtint la vision du Buddha Amitāyus, grâce à la puissance du Buddha Śākyamuni, Ānanda, quant à lui, fut chargé de conserver ce sūtra et de le transmettre à l'assemblée des fidèles (saṃgha).

JD a été bien inspiré de présenter une traduction continue du *Guānjīng*, basée sur le texte révisé d'une *vulgate*, conservée par la tradition bouddhique japonaise et publiée dans l'édition Taishō, avant d'en proposer une version commentée qui apporte quelques éclaircissements nécessaires à sa bonne compréhension. JD fait également référence aux propres commentaires de Jīngyǐng Huìyuǎn 淨影慧遠 (523-592), de Shāndǎo 善導 (613-681) et de Yuánzhào 元照 (1048-1116) qui permettent de se faire une idée de sa réception à plusieurs siècles d'intervalle dans des écoles bouddhiques chinoises différentes. Bien que l'auteur ait précisé ses préférences en matière de traduction, on notera que certains noms, comme par exemple Qídūjué shān 耆闍崛山, « Pic-vautours » (< Ḡṛdhra-kūṭa), ont été restitués en sanskrit alors que d'autres ont été traduits en français, comme par exemple Wángshèchéng 王舍城, « Maison-le-Roi » (< Rājagṛha). La traduction en français du chinois aurait gagné par son uniformité et permis au lecteur de mieux saisir les termes sanskrits qui ont été soit transcrits phonétiquement

par le ou les traducteurs chinois, tel bhikṣu / bǐqiū 比丘 (moine mendiant) ou Mañjuśrī / Wénshūshìlì 文殊師利, soit traduits sémantiquement à l'exemple de Gṛdhraḥkūṭa ou Rājagṛha.

Dans la partie consacrée à l'iconographie du *Guānjīng* (p. 233-384), après avoir rappelé les particularismes propres à l'art bouddhique indien, centrasiatique et chinois, HL aborde l'évolution des représentations figuratives des Terres pures des buddha au cours du VI^e siècle ap. J.-C. (Fresque de la grotte 127 de Mài'jīshān 麥積山 dans le Gānsù, stèles de Chéngdū 成都 dans le Sìchuān, sculpture sur pierre des grottes de Xiāngtángshān 響堂山 dans le Héběi) et montre les tentatives d'effet de perspective des artistes qui optèrent soit pour une vue panoramique de la Terre pure, le Buddha étant de ce fait de taille réduite, soit pour un recentrage sur le Buddha lui-même et ses fidèles, la représentation de la Terre pure dans son ensemble étant alors rendue impossible. À cette période, sont déjà figurés en registres horizontaux les neuf degrés de naissance du *Guānjīng* (Gravure de la grotte centrale de Xiǎonánhǎi 小南海 dans le Hénán) et quelques-unes des seize contemplations (Fresques des grottes de Tūyùgōu 吐峪溝 dans le Xīnjiāng). Sous le règne des Sui, les artistes chinois, venus de Chángān, capitale de l'Empire, résolurent ces différents problèmes de perspectives en privilégiant un travail de lignes convergentes et procédèrent à l'élaboration d'une lecture verticale des scènes narratives. Les fresques de Dūnhuáng 敦煌 attestent de l'engouement, sous les Sui et plus encore sous les Tang, pour les représentations de la Sukhāvātī d'Amitāyus et, plus largement, de l'ensemble des éléments narratifs propres au *Guānjīng* (prologue, seize contemplations, neuf degrés de naissance) agencés autour de la triade formée par le Buddha Amitāyus et les deux bodhisattva Avalokitasvara et Mahāsthāmaprāpta. Mais dès le X^e siècle ap. J.-C., le *Guānjīng* perdit de son attrait, concurrencé qu'il fut par les enseignements des écoles bouddhiques Chan et Tiantai, et devint, de ce fait, de moins en moins représenté. Il le fut néanmoins encore au Japon durant plusieurs siècles.

La mise en parallèle du texte du *Guānjīng* et de ses représentations figurées apporte de nouveaux éléments au débat des spécialistes sur les rapports entre texte et image. À la lecture de cet ouvrage, il apparaît que la richesse démesurée des éléments constitutifs (arbres de joyaux, pièces d'eau, palais, etc.) de la Terre pure d'Amitāyus tels qu'ils sont décrits dans le sūtra et que l'adepte devait visualiser, a obligé les artistes successifs à faire des choix dans leur illustration. Cette simplification obligée a abouti à une évolution figurative à part entière de la Sukhāvātī et à une tradition artistique propre. En ne cherchant pas à retranscrire fidèlement le texte du *Guānjīng*, les artistes furent à même de passer outre les limites matérielles imposées par l'imagination des bhikṣu mahāyānistes qui, en matière de cosmologie et de bouddhologie, n'en connaissaient aucune.

Guillaume DUCŒUR,
Université de Strasbourg.